

SAINTE MATHILDE, IMPÉRATRICE

968

Fêtée le 14 mars

Quoique la très-pieuse et très-illustre Princesse dont nous allons découvrir le mérite, reconnaisse pour ancêtres et pour descendants plusieurs héros fameux et plusieurs grands saints, comme on le peut voir dans l'histoire et dans les Tables chronologiques dressées à la gloire de sa famille, nous nous contenterons néanmoins de dire ici, en peu de mots, qu'elle tire son origine d'une des plus nobles races d'Allemagne; qu'elle a été épouse d'un grand roi, Henri I^{er}, mère d'Othon I^{er}, dit le Grand, empereur d'Occident, et la noble tige de plusieurs autres grands monarques qui ont gouverné leurs Etats avec beaucoup de gloire et de succès.

Le père de cette bienheureuse Princesse fut le comte Thierry, ou Dietrich de Saxe, descendant du fameux Vitikind, chef des Saxons, qui fit longtemps la guerre à Charlemagne; elle eut pour mère la comtesse Reinhilde, du sang des princes de Danemark et de Frise. Thierry n'avait pas moins eu d'égard à ses rares vertus qu'à son illustre naissance, quand il la choisit pour épouse. On vit naître d'une si belle alliance un fruit qui parut très-agréable à tout le monde, je veux dire la petite Mathilde ou Mahault, qui fut la plus grande gloire de sa famille.

Elle était encore enfant lorsque la mère du comte Thierry, qui était veuve, et qui, après avoir quitté le monde, était devenue abbesse du célèbre monastère d'Erfort, la demanda pour l'élever dans la piété et lui faire apprendre ce que les enfants de sa naissance doivent ordinairement savoir. Elle profita en toutes manières sous la conduite d'une si sage maîtresse; elle parut avoir d'heureuses inclinations pour la vertu dès sa plus tendre jeunesse, et on remarqua même beaucoup de capacité pour les sciences et pour toutes sortes d'ouvrages convenables aux personnes de son sexe.

Othon, duc de Saxe, qui était un seigneur fort recommandable par sa naissance et par ses emplois dans les armées de Conrad, avait un fils, entre plusieurs autres, nommé Henri, auquel il cherchait une épouse digne de son mérite; c'était un jeune prince doué de grandes perfections de corps et d'esprit. La divine Providence, qui conduit tout avec sagesse, fit connaître à Othon le parti qui était le plus convenable à son fils.

En effet, la réputation de la jeune Mathilde, qui était devenue nubile et qui possédait de très-rares qualités, vola si hautement partout, que le duc Othon résolut de la donner pour épouse à son fils Henri, et l'envoya reconnaître lui-même celle qu'il lui destinait. Quand il fut arrivé au monastère d'Erfort, l'abbesse du monastère, eu égard à la naissance et aux autres qualités du jeune seigneur qui venait faire la demande de Mathilde, ne refusa pas d'écouter ses propositions les familles s'accordèrent et le mariage fut conclu.

Henri, à la tête des troupes qu'il commandait alors, conduisit son épouse en Saxe, et on célébra les noces en la ville de Waldhausen, avec toute la pompe que l'on pouvait souhaiter et l'applaudissement des peuples, qui conçurent une joie particulière de voir une si belle alliance.

Othon regardait Mathilde comme sa propre fille; il la favorisa autant qu'il put, admirant les grandes vertus qui éclataient en sa personne; mais enfin, Dieu, qui compte et qui termine nos jours quand il lui plaît, retira ce sage père de ce monde, et Henri, son fils, devint seul le maître du duché. Cette nouvelle dignité, qui était alors très-considérable, n'enfla point le cœur d'Henri; il en agissait avec tant d'humanité avec ses sujets, que tout le monde, reconnaissant d'ailleurs en sa personne des qualités toutes royales, ne lui souhaitait rien moins que la couronne de l'empire.

Le ciel sembla vouloir répondre aux désirs des peuples : Conrad, empereur d'Allemagne, vint à mourir, et Henri fut porté sur le trône qu'il occupa très-dignement (919). Mathilde, son épouse, quoique élevée à la dignité impériale, ne diminua rien de cette profonde humilité qu'elle avait acquise auparavant, et elle se rendit plus illustre par l'éclat des vertus chrétiennes qu'elle pratiquait, que par la pompe royale qu'elle était obligée de soutenir dans l'état où elle se trouvait; elle sut mépriser la gloire dans la condition la plus honorable à laquelle une personne de son sexe pouvait être élevée. Elle fit paraître tant de bonté à ses sujets, sans rien diminuer de l'éclat de sa majesté, qu'elle devint également l'objet et de l'amour et du respect de tous ses peuples.

Son exercice le plus ordinaire était l'oraison. Non contente d'y passer plusieurs heures pendant le jour, elle s'y exerçait encore pendant une bonne partie de la nuit. Elle trouvait moyen de se retirer adroitement du lit nuptial du roi, son mari, pour aller jouir des doux

embrassements de l'Époux céleste dans les douceurs de la contemplation; elle faisait tous les jours des aumônes aux pauvres, et jamais aucune personne affligée ne se présenta devant elle, qu'elle ne reçût quelque remède à sa peine; elle obtenait la délivrance des prisonniers, ou en satisfaisant à leurs dettes, ou en sollicitant leur grâce auprès du roi, son époux, si c'était pour des affaires criminelles.

Les excellentes vertus de cette illustre Princesse attirèrent de grandes bénédictions sur la famille royale; Dieu ne voulut pas priver une si belle alliance de la consolation d'avoir des enfants qui pussent devenir les héritiers et les successeurs du royaume. On en nomme ordinairement cinq : Othon le Grand, qui fut empereur d'Allemagne; Henri, qui fut duc de Bavière saint Brunon, archevêque de Cologne et deux filles, dont l'une épousa Louis d'Outremer, roi de France, et l'autre Hugues Capet, chef de la troisième race de nos rois.

On ne vit jamais un mariage plus accompli que celui qui fut contracté par ces deux illustres personnes; ils n'avaient qu'une volonté, et tous les désirs de l'un étaient les désirs de l'autre. L'amour sacré était le lien principal qui les unissait; ils étaient animés d'un même esprit, qui était celui de Dieu; ils tendaient à une même fin, qui était de conquérir le ciel et de vaincre leurs passions, plutôt que de soumettre des villes et des provinces. Dieu, néanmoins, leur fit subjuguier une infinité de nations différentes, pour leur donner lieu d'y faire régner l'Évangile. Ils concertaient ensemble des lois pleines de justice, pour les établir dans leurs États; ils confirmaient et faisaient observer inviolablement les anciennes qui leur paraissaient bonnes, et soutenaient universellement toutes celles qui tendaient au bien et au bonheur de leurs peuples.

Ils donnèrent de grandes preuves de leur piété et de leurs libéralités, et faisant construire nombre d'hôpitaux et de monastères, qui pussent être occupés par des religieux qui loueraient Dieu à perpétuité, et qui offriraient continuellement des vœux au ciel pour leurs personnes royales mais lorsque le roi Henri s'occupait ainsi avec sa sainte épouse à étendre le règne de Dieu sur la terre, il plut à la divine Bonté de l'appeler dans un autre royaume qui était celui du ciel. Etant au lit de la mort, il eut plusieurs saintes conférences avec son épouse, au sujet de ce grand passage il remercia la Princesse de tous les bons conseils qu'elle lui avait donnés, et de ce qu'elle avait tant de fois modéré son grand zèle dans les arrêts qu'il projetait de rendre contre les rebelles et les impies; il fit l'éloge de cette auguste Reine devant toute la cour, et donna de grands témoignages de l'estime qu'il faisait de sa personne et de sa vertu, d'autant qu'il savait qu'il n'y avait que lui seul qui en connût bien tout le mérite. Enfin, la maladie ayant augmenté, la sainte Princesse apprit, aux pieds de Jésus Christ expirant, la triste nouvelle de la mort du roi; elle se prosterna aussitôt par terre, et s'anéantissant ainsi devant Dieu, elle adora les décrets de sa Providence et donna des témoignages de sa parfaite conformité à tous les ordres du ciel.

Après avoir accordé aux justes sentiments de la nature ce que la grâce ne défend point dans de pareilles occasions, elle se leva de la posture humiliée dans laquelle elle s'était mise, et alla, avec ses trois enfants, se jeter aux pieds du roi défunt elle leur adressa une exhortation très-édifiante, leur faisant faire réflexion sur la vanité des grandeurs de la terre, et leur représentant que, s'ils avaient quelque droit de monter sur le trône de leur père, ils devaient aussi se souvenir qu'ils descendraient un jour dans son tombeau. Puis, oubliant sa propre douleur pour ne songer qu'aux intérêts spirituels du cher défunt, elle se mit de nouveau en prière pour recommander à Dieu l'âme de son mari. Elle demanda s'il y avait encore un prêtre qui fût à jeun, afin de dire la sainte liturgie. Un ecclésiastique, nommé Adeldac, s'étant présenté, elle en éprouva tant de consolation quelle détacha ses bracelets d'or et les lui donna en disant : «Prenez ceci et dites une liturgie pour le repos de l'âme de l'empereur». Tant qu'elle vécut, elle fit célébrer chaque année de nombreuses liturgies commémoratives à la même intention.

Elle sut profiter de la parfaite liberté où elle se voyait; elle s'adonna à tous les exercices de piété que saint Paul exige d'une véritable veuve : l'oraison, le jeûne, l'aumône, la mortification des sens, la retraite et la lecture des saints livres étaient les pratiques ordinaires auxquelles elle s'occupait sans relâche; le jour ne lui paraissant pas assez long pour contenter sa piété, elle se relevait au milieu de la nuit pour vaquer à l'oraison et s'exercer avec plus de liberté à des actes de pénitence elle n'allait jamais à l'église qu'elle n'y portât des présents, obéissant en cela à la lettre au saint Esprit, qui dit qu'on ne doit jamais paraître les mains vides devant Dieu.

C'était sa coutume de réciter tout le psautier avant le premier chant du coq. Elle était si attentive aux nécessités des pauvres, qu'aussitôt qu'elle entendait leur voix, elle se présentait pour y répondre elle leur distribuait elle-même tantôt de l'argent, tantôt des vêtements; aux

uns de quoi payer leurs dettes, aux autres des aliments pour nourrir leur famille, et à tous de quoi subvenir à leurs besoins. Elle était très-sobre dans ses repas, pacifique et tranquille dans la conversation, prompte seulement à faire du bien à tout le monde et à s'acquitter de tout ce qui était de son devoir; elle n'entreprenait rien que par conseil et après avoir consulté Dieu même dans l'oraison. Mais, quoiqu'elle fût irréprochable dans sa conduite, elle ne laissa pas néanmoins d'avoir des ennemis qui lui firent naître des occasions d'une grande patience, et Dieu permit qu'on suggérât au roi Othon, son fils, qu'elle cachait de grands trésors, et qu'elle se rendait maîtresse des revenus de la couronne. C'en fut assez pour amener ce monarque à faire rendre compte à la reine sa mère des deniers royaux qu'elle avait maniés; il la priva même de ses propres revenus. Il s'informa des dons qu'elle avait faits; il envoya des espions de tous côtés pour reconnaître la conduite qu'elle tenait; il posta des gardes dans les endroits où elle faisait porter en secret ses aumônes; mais ce qui lui parut plus sensible, ce fut de voir que son fils Henri, duc de Bavière, qu'elle avait toujours aimé préférablement aux autres, se joignit en cette rencontre avec son frère, pour la persécuter et l'obliger à quitter la cour.

Ce fut dans cette rude persécution que Dieu voulut faire éclater plus hautement la vertu de cette incomparable Princesse. En effet, elle supporta l'injustice de ses enfants avec une patience invincible. Elle ne pouvait souffrir que l'on parlât mal de leur conduite; elle publiait qu'elle le méritait pour plusieurs fautes qu'elle avait commises : «N'est-ce pas d'ailleurs un sujet de grande consolation pour moi», disait cette Princesse, «de voir que mes enfants, qui étaient en désunion, soient maintenant unis au sujet de la persécution qu'ils me livrent ? Plût à Dieu, continuait-elle, qu'ils pussent, sans pécher, ne point cesser de me persécuter, pourvu qu'ils conservassent toujours la paix qui est maintenant entre eux». Et elle ne manqua pas, néanmoins, de profiter très-avantageusement pour elle, de la persécution que ses enfants lui livraient; elle se retira bien volontiers de la cour, elle leur abandonna même les biens que le feu roi, son époux, lui avait laissés, et se réfugia en la ville d'Engern, dans le comté de Ravensberg, en Westphalie. Plus elle se vit privée de la faveur des hommes, plus elle reçut de secours et de bénédictions du ciel.

Cette illustre Princesse jouissait ainsi d'une paix très-profonde dans sa retraite, lorsque Dieu, pour venger la cause de son innocence, et en punition de l'injustice et de l'ingratitude de ses propres enfants, permit qu'il s'élevât des troubles et des guerres qui attirèrent mille malheurs dans leurs Etats. Henri fut aussi frappé d'une très-dangereuse maladie, et tout le monde conçut aisément que l'éloignement de la pieuse Princesse attirait la colère de Dieu sur le royaume, et qu'en la perdant, l'Etat serait privé d'un bonheur inestimable. En effet, les maux augmentèrent à tel point, que les grands et les ministres de l'Etat se trouvèrent contraints de solliciter la reine Edith, femme d'Othon, à demander le retour de la reine-mère. En effet, Edith représenta à Othon la faute qu'il avait faite d'éloigner la reine, sa mère ce prince ouvrit les yeux, reconnut ses torts, et, sur-le-champ, il nomma des seigneurs du premier rang, pour aller marquer à cette illustre Princesse la douleur dans laquelle il était plongé pour la conduite qu'il avait tenue à son égard, et le désir ardent qu'il avait de la revoir à la cour. Il lui écrivit même une lettre pleine de soumission et de respect, dans laquelle il lui demandait humblement pardon de sa faute. La Princesse, qui était incapable de ressentiment, et qui n'ignorait pas l'utilité de son retour auprès de ses enfants, voulut bien quitter la douceur de sa retraite et les délices de la contemplation, dont Dieu la favorisait dans la solitude, pour répondre aux desseins empressés du roi, son fils sitôt qu'elle parut, ce monarque lui avoua qu'il ne reconnaissait point d'autre cause de tous les malheurs qui étaient arrivés à son Etat, que son éloignement de la cour.

On sait que généralement les femmes ont plus de peine à pardonner sincèrement et entièrement que les hommes; et cependant le fait suivant prouve combien la réconciliation de sainte Mathilde fut sincère et entière.

Son fils aîné, Othon, empereur d'Allemagne, vint la visiter, et passa huit jours auprès d'elle.

Au moment de se séparer, la mère et le fils allèrent encore ensemble assister à une liturgie. A l'issue de l'office, l'impératrice accompagna son fils jusqu'à la porte de l'église, et là ils se séparèrent en versant des larmes; leurs adieux furent si touchants que les assistants pleurèrent également. Alors, pendant que son fils montait à cheval, Mathilde s'en retourna à l'église, chercha l'endroit où il s'était agenouillé, et baisa en pleurant la trace de ses pas. Le comte Witigon s'en étant aperçu, retourna auprès de l'empereur, et lui dit ce que l'impératrice avait fait. Le prince descendit aussitôt de cheval, rentra dans l'église, et y trouva encore sa mère agenouillée au même endroit, priant et pleurant. Profondément ému il se jeta à ses pieds en disant :

«Ô ma vénérable mère, comment pourrai-je vous témoigner ma reconnaissance pour ces larmes ?»

Henri, duc de Bavière, son second fils, ayant participé à la faute de son frère, se joignit aussi à lui pour obtenir le pardon de sa mère, et lui fit les mêmes excuses que son frère Othon; depuis ce temps-là, il y eut une parfaite intelligence entre cette digne mère et ses enfants. On la pria même de prendre soin du royaume; on ne faisait rien sans son conseil; elle avait liberté entière de faire des aumônes, et elle travaillait de concert avec le roi pour faire bâtir des églises, des hôpitaux et d'autres semblables maisons consacrées à la gloire de Dieu. Ce fut en ce temps qu'elle fit construire un célèbre monastère, dans lequel elle assembla trois mille ecclésiastiques, pour publier continuellement les louanges de Dieu, et auquel elle laissa des fonds suffisants pour les faire subsister. Notre illustre princesse jouissait alors d'une grande paix mais elle fut bientôt changée en tristesse, quand elle apprit la mort de son cher fils Henri, duc de Bavière. Cette nouvelle lui fut très-sensible, et reconnaissant par là, plus que jamais, la vanité de toutes choses et la fragilité de tous les appuis humains, elle ne fit plus état que de la vertu seule; elle quitta les jeux, même les plus innocents, et elle observa de n'accorder plus rien à ses sens de ce qui pouvait les satisfaire; elle substituait, par un heureux échange, le simple récit des psaumes aux concerts les plus mélodieux des églises le silence et la prière aux divertissements les plus agréables, et les exercices de la pénitence aux plaisirs que l'on goûte à la cour des grands.

Elle se retira des conversations ordinaires pour s'entretenir avec les pauvres, qui la reconnaissaient pour leur mère; elle leur donnait à manger, deux fois par jour, des mets délicieux quand elle était en voyage, elle ordonnait à une religieuse, qui l'accompagnait partout, d'observer tous les pauvres qui paraîtraient, et de n'en laisser passer aucun qui n'eût part à ses bienfaits. Elle faisait allumer de grands feux sur les places publiques, dans le temps des rudes saisons, pour ceux qui en avaient besoin. Le jour de ses plus abondantes charités était le samedi dès la pointe du jour, elle était occupée à préparer ce qu'elle devait distribuer; elle faisait même des bains pour le soulagement des malades, des pauvres et des pèlerins. Elle ne jugeait pas que ce fût une action indigne de sa personne, que d'appliquer ses mains royales sur les ulcères et les plaies des malades, et de panser leurs maux. Elle se rendait si familière envers les pauvres, qu'elle les introduisait souvent dans sa chambre pour leur faire expliquer leurs besoins et pour comprendre plus à loisir le point de leurs nécessités.

Ne pouvant aller elle-même visiter les hôpitaux, elle y envoyait des personnes de sa maison qui avaient ordre de distribuer des aumônes en son nom.

La divine Providence, pour récompenser Othon de la justice qu'il avait rendue à sa mère, voulut que, peu de temps après l'avoir remise en possession de tous ses droits, il fût appelé à Rome par le souverain Pontife, pour être couronné empereur. Pendant ce temps du voyage du roi en Italie, la reine sa mère redoubla ses aumônes et ses prières elle faisait offrir le saint sacrifice tous les jours pour l'heureux retour de son fils, et, du consentement de son petit-fils Othon, elle fit bâtir, en la ville de Nordhausen, un des plus considérables monastères de filles qui aient été au monde, avec des fondations pour l'entretien de trois mille vierges qui offraient jour et nuit leurs larmes, leurs pénitences et leurs prières à Dieu, pour le remercier des bénédictions qu'il versait sur l'empire, et pour attirer de nouvelles grâces sur la famille royale.

L'empereur Othon, plein de gloire et de bonheur, quitta Rome après avoir été couronné, et vint en la ville de Cologne, pour y voir sa vénérable mère, qui le reçut avec une consolation que l'on ne peut exprimer; il confirma tout ce qu'elle avait fait en son absence, déclara publiquement qu'il tenait d'elle l'empire que le ciel venait de remettre à sa puissance, et lui donna mille bénédictions. Toute la cour alla ensuite en la ville de Nordhausen, pour y admirer le chef-d'œuvre de la reine, dans la construction du monastère qu'elle avait fait bâtir en faveur des trois mille vierges. Les ayant fait venir en sa présence, l'empereur leur déclara ses intentions, qui étaient conformes à celles de la reine sa mère; il les exhorta à remplir les devoirs de leur vocation, leur assurant qu'il les protégerait en toutes choses.

Le retour de l'empereur Othon donna lieu à sainte Mathilde, qui prévoyait sa fin, de demander à ce monarque l'autorisation de se réfugier dans le monastère de filles qu'elle avait fondé, pour se mieux préparer à la mort. L'empereur ne put résister aux prières qu'elle lui fit à ce sujet elle quitta donc la cour, pour aller se renfermer dans cette solitude. C'était chose digne d'admiration de voir avec quelle ferveur elle assistait à tous les actes réguliers de la communauté elle entra même dans le détail des besoins, tant spirituels que temporels, de toutes les sœurs; elle s'informait, non par curiosité, mais dans un esprit de zèle, de la situation où elles se trouvaient, afin de consoler les unes de leurs peines, de profiter de la vertu des

autres pour avancer elle-même dans la perfection, et de les animer toutes à remplir les devoirs de leur état.

A peine cette pieuse princesse jouissait-elle du bonheur qu'elle avait trouvé dans la maison où elle était, que la divine Providence suscita des affaires pressantes, qui l'obligèrent de quitter ce lieu de paix et de sainteté, pour se rendre en la ville de Quedlimbourg. Après qu'elle eut réglé les affaires qui l'avaient fait venir, la divine Providence, qui voulait terminer sa course et couronner tant de bonnes œuvres qu'elle avait faites pendant sa vie, permit qu'une fièvre lente, dont elle était déjà incommodée depuis plusieurs mois, augmentât notablement ne doutant point de son départ pour l'éternité, elle distribua le reste de ses biens aux évêques et autres ecclésiastiques qui étaient alors présents, afin qu'ils en fissent des largesses et des aumônes à ceux qu'ils jugeraient être dans le besoin. Elle ne voulut point différer à faire sa confession; elle la fit entre les mains de l'archevêque de Mayence, qui était un de ses petits-fils; ensuite elle voulut donner quelque témoignage de sa bienveillance à ce prélat, pour lequel elle avait beaucoup d'estime mais une religieuse qui était auprès d'elle lui ayant représenté qu'on avait distribué, suivant ses ordres, tout ce qui lui appartenait, et qu'il ne restait plus dans son appartement que les draps qu'elle avait réservés pour l'ensevelir, elle ordonna qu'on en fit un don à l'archevêque, disant qu'il en aurait besoin avant elle, pour faire le voyage auquel elle se préparait. Ce fut une prédiction qui eut son effet, parce que ce prélat, retournant en son diocèse, mourut en chemin avant le décès de la princesse.

Quelque temps après; sachant que son heure approchait pour partir de ce monde, elle fit venir quelques prélats pour régler ce qu'il y aurait à faire à ses obsèques; elle donna des leçons de piété et de sagesse à tous ceux qui étaient dans son appartement, et surtout à sa petite-fille Mathilde, fille de l'empereur Othon, qui était abbesse d'un monastère : elle lui fit faire de sérieuses réflexions sur les avantages du parti qu'elle avait pris et sur la vanité des grandeurs de la terre; elle lui mit entre les mains un mémoire où étaient écrits les noms de tous ses illustres ancêtres défunts, afin qu'elle se souvînt, de prier Dieu pour le repos de leur âme, et qu'elle comprît aussi que les hautes qualités et les grands titres d'honneur dont ces illustres héros avaient été favorisés, n'avaient pu les exempter de la mort.

Enfin, ayant terminé ses pieuses exhortations et reçu tous les sacrements de l'Eglise, elle pria qu'on récitât en sa présence plusieurs psaumes, et qu'on lui lût aussi le saint Evangile jusqu'à ce qu'elle eût rendu le dernier soupir. Elle eut auparavant la précaution de faire étendre sur son plancher le rude cilice dont elle se servait ordinairement; elle pria qu'on la retirât de son lit pour la coucher sur cet instrument de pénitence, et prenant de la cendre, elle la mit sur sa tête, disant à l'assemblée que toute personne qui se faisait gloire d'être chrétienne ne devait pas expirer autrement que sur le cilice et dans la cendre. A peine cette digne princesse eut-elle achevé cette action héroïque de piété, que, faisant sur elle le signe de la croix, elle rendit sa bienheureuse âme à celui de qui elle l'avait reçue ce qui arriva le 14 mars 968. On lui fit des funérailles convenables à sa dignité elle fut inhumée dans l'église de Saint-Gervais, à Quedlimbourg, dans le duché de Saxe, proche du sépulcre du roi Henri son époux. C'est ainsi que mourut cette très-pieuse princesse, plus illustre encore par l'éclat de ses vertus que par la qualité d'impératrice et de mère de l'empereur. C'est ainsi que termina sa vie celle qui était la mère des pauvres, la protectrice des peuples, l'avocate des prisonniers et des captifs, la joie de l'empire, la fondatrice de tant d'églises, d'hôpitaux et de monastères en un mot, la plus accomplie, la plus chrétienne et la plus vertueuse princesse de son siècle.

tiré de : Les Petits Bollandistes; Vies des saints tome 3